

général espagnol, et le convaincre que Moctezuma, perfide peut-être, mais sans énergie, sans aucune force d'action et moins attaché à l'honneur qu'à la vie, était un bouclier dont il devait s'assurer la possession. Moctezuma était pour lui un otage sacré, une garantie de l'obéissance de tout un peuple; et d'ailleurs, en portant la main sur un prince que nul n'osait toucher, en le retenant prisonnier dans son propre palais, il donnait de lui Cortès et de ses Espagnols une idée surhumaine et se faisait de la terreur un puissant appui. Ce fut sous de semblables impressions qu'il se décida à s'emparer de ce pauvre monarque et à le retenir prisonnier au milieu de ses sujets. Toutefois il crut devoir assembler son conseil, et lui soumettre un projet duquel dépendait le salut de l'armée. Cortès le présenta comme un de ces partis extrêmes que le droit des gens réprovoque, mais que la nécessité légitime. Ils étaient hommes de cœur ceux devant lesquels il parlait, gens aussi braves que lui; mais aucun d'eux ne possédait son coup d'œil étendu. Aussi les opinions furent-elles divisées : quelques-uns croyaient que cet acte d'autorité était impraticable et entraînerait la ruine totale des Espagnols; d'autres inclinaient à la retraite et pensaient qu'il était plus prudent et plus avantageux de conclure un traité d'alliance avec Moctezuma, puis de retourner à la Vera-Cruz. Mais la voix de Cortès avait trouvé de l'écho dans le cœur de plusieurs officiers : le bouillant Velasquez de Léon, Sandoval au courage téméraire, au dévouement absolu, se montraient zélés partisans de la mesure proposée. Cortès la fit valoir avec tant d'art et de conviction, qu'elle finit par être adoptée à l'unanimité.

Si la hardiesse d'une telle entreprise a quelque chose d'extravagant, la manière dont elle fut conduite doit ajouter à la gloire de Cortès. On y reconnaît toute sa prudence, toute sa sagacité. Il jugea qu'un grand déploiement de forces éveillerait les soupçons et rendrait le succès impossible, du

moins fort incertain, et qu'en s'aventurant dans une attaque violente, il finirait par succomber. Un coup de main exécuté par quelques hommes lui parut le seul moyen d'arriver à son but sans entrer en lutte avec des forces cent fois supérieures aux siennes. Il choisit donc cinq de ses officiers les plus déterminés; Sandoval, Alvarado, Velasquez de Léon, Lugo et Davila, et cinq soldats non moins braves pour l'accompagner au palais. Vingt-cinq autres soldats d'élite les suivaient, non en une seule troupe, mais deux à deux et marchant à intervalles, comme si le hasard seul eût dirigé leurs pas. Tous les différents corps de l'armée, Espagnols et Tlascalans, furent mis sous le commandement d'Olid et de Diego de Ordaz, avec ordre formel de se tenir prêts à marcher au premier signal. Aussitôt que Cortès et sa suite se présentèrent au palais, ils furent introduits et admis à l'audience du roi, ainsi qu'on avait coutume d'en agir avec eux. Les seigneurs mexicains se retirèrent respectueusement. La conversation roula d'abord sur des objets insignifiants; le roi s'y montra plein de bienveillance et d'attention pour les Espagnols. Il les fit tous asseoir; il leur distribua quelques bijoux d'or, et présenta à Cortès une de ses filles, en le priant de l'épouser. Cortès déclina cet honneur le plus poliment du monde; il s'excusa sur ce qu'étant marié, sa religion lui défendait d'avoir deux femmes. Toutefois il accepta la jeune fille pour compagne dans le but d'en faire une chrétienne. D'autres jeunes filles, aussi nobles et belles, faisant partie du sérail, furent offertes en présents aux officiers de Cortès, qui, impatient d'arriver au but de sa visite, rompit brusquement l'entretien, et, d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avait employé jusqu'alors, reprocha vivement au roi les hostilités commises par le seigneur de Nauhtlan contre les Espagnols, lui demandant une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons et l'insulte faite au grand

prince dont ils étaient les envoyés. Moctezuma, confondu de cette accusation inattendue et changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentit vivement l'indignité avec laquelle on le traitait, protesta de son innocence avec une grande vacuité de paroles. Il prétendit que les Tlascalans avaient pu seuls inventer cette odieuse calomnie; et pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, et comme preuve de sa loyauté, il chargea sur-le-champ deux de ses courriers d'aller à Nauhtlan se saisir de Quauhpopoca et de ceux qui avaient trempé dans le meurtre des Espagnols, et de les amener de gré ou de force à Mexico. Il remit aux envoyés un anneau qu'il portait au doigt, et sur lequel était gravé le signe hiéroglyphique du dieu de la guerre, Huitzilopochtli. L'exhibition de cet anneau attestait la volonté suprême du monarque, et devenait, entre les mains de l'envoyé, la preuve de sa mission.

Les deux courriers partirent sur-le-champ, et le roi dit à Cortès : que puis-je faire maintenant pour vous prouver ma loyauté? Je ne la mets pas en doute, répondit le général; mais pour détruire dans l'esprit de vos sujets toute idée que l'affaire de Nauhtlan est votre ouvrage et rassurer en même temps mes compagnons d'armes sur vos bonnes intentions, abandonnez votre demeure et venez habiter avec nous. Là, vous serez roi comme dans votre palais, et servi comme doit l'être un grand monarque. Par cette démarche mon souverain sera pleinement satisfait, et mes soldats, fiers d'un tel honneur, pourront trouver un abri sous la protection de Votre Majesté. A cette étrange proposition si artificieusement présentée, le malheureux roi resta longtemps sans parler et presque sans mouvement. Ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étaient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnières, et que, quand même il aurait la faiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriraient pas qu'on fit un pareil affront à leur

souverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence, s'efforça tour à tour de l'adoucir et de l'intimider. La dispute était vive; trois heures s'étaient écoulées dans cette discussion, et tout délai devenait fatal, lorsque Velasquez de Léon, jeune homme aussi brave qu'impétueux, s'adressant à Cortès, s'écria de toute la rudesse de sa grosse voix : « Pourquoi, général, dépensez-vous en vain vos paroles? Il faut que cet Indien soit notre prisonnier ou qu'il meure; s'il résiste, je vais lui plonger mon épée dans le cœur. Pour nous, nous devons assurer nos vies ou les perdre aujourd'hui. » Moctezuma, effrayé du ton de voix et de l'air féroce de Velasquez, pria Marina de lui expliquer le discours de cet Espagnol. Celle-ci le fit avec toute l'adresse d'un diplomate.

« Comme votre sujette, dit-elle au roi d'un air de candeur et d'intérêt, je désire qu'il ne vous arrive aucun mal; mais, comme l'interprète de ces hommes, je connais leur secret et leur caractère. Si vous vous rendez à leurs désirs, ils vous traiteront avec honneur, avec ce respect qu'on doit aux rois; mais si vous persistez dans votre refus, votre vie est dans le plus grand danger; ils ne se feront aucun scrupule de vous tuer à l'instant. » Cette explication décida Moctezuma. Chaque jour, depuis l'arrivée des Espagnols, son courage s'affaiblissait; les circonstances le dominaient; cette panique, qui dirigeait toutes ses résolutions, allait croissant; il demeura convaincu qu'il allait périr sur l'heure s'il n'obéissait, et, s'abandonnant à sa destinée, il se mit aux mains des Espagnols. « Je me confie à vous, leur dit-il; allons, marchons, puisque les dieux le veulent ainsi. » Il appela ses gens, fit préparer sa litière, et se rendit, dans tout l'appareil de la puissance souveraine, et sous la garde sévère des compagnons de Cortès, au quartier du général. Les gens de son service, les seigneurs attachés à sa personne l'accompagnèrent en silence et les larmes aux yeux. Toutefois, cette douleur muette des grands de sa cour



n'était point partagée par le peuple; sa douleur, à lui, était bruyante et menaçante; elle s'exhalait en imprécations contre les ravisseurs du roi; de toutes parts ce peuple indigné voulait courir aux armes pour punir les étrangers de leur sacrilège!.. Moctezuma, leur prisonnier, pouvait seul les protéger; il le fit: soit à leurs prières, soit en obéissant à leurs menaces, il annonça à la foule exaspérée que c'était volontairement qu'il s'était rendu au milieu des Espagnols, qu'il avait fait choix de leur résidence pour y établir sa cour, et qu'il se proposait de passer quelque temps avec eux. Tout cela fut dit d'un air calme, d'un visage riant, et la multitude, accoutumée à respecter les volontés du roi, se dispersa tranquillement.

Ce fut ainsi qu'un puissant monarque se vit, au milieu de sa capitale, saisi, en plein jour, par une poignée d'étrangers, et emmené prisonnier sans résistance et sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit par la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution; et si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étaient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paraîtraient si extravagantes et si incroyables qu'on n'y trouverait pas le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre, même dans un roman. La vie de Moctezuma, dans son honorable prison, fut à peu près celle qu'il menait dans son ancien palais; la même étiquette y fut admise, le même cérémonial observé. Ses ministres, ses courtisans, et les principaux seigneurs de sa noblesse venaient travailler avec lui ou lui faire leur cour comme d'habitude. On lui soumettait les affaires d'État comme aux jours de son indépendance; on le servait à table avec le même appareil, avec la même magnificence et les mêmes prodigalités, et lui conservait religieusement les traditions de la couronne; seulement ce n'était plus à ses sujets qu'il envoyait les restes de sa table, mais aux soldats espagnols.

Il se réconcilia bientôt avec sa destinée; son nouveau genre de vie ne lui parut point désagréable; il finit par se plaire dans la société de ses geôliers. Il s'attacha surtout à ceux d'entre les Espagnols qui lui paraissaient les plus distingués par la naissance, les manières, les talents et les qualités de l'esprit. Mais entre tous, Cortès et Pedro de Alvarado, remarquable par les grâces de sa personne, par son adresse à tous les exercices, par la gaieté de son caractère, étaient ses favoris; il se plaisait à jouer avec eux à un certain jeu nommé *bodocque*, et à montrer sa libéralité en distribuant, sur-le-champ, tout ce qu'il gagnait aux soldats espagnols. Cortès, de son côté, avait grand soin que son illustre prisonnier fût traité avec le plus profond respect. On le vit, dans une certaine occasion, punir avec la dernière rigueur un soldat qui avait parlé du roi avec irrévérence. Il mettait tout en œuvre pour rendre la retraite de Moctezuma non-seulement supportable, mais encore agréable. Chaque jour son influence sur l'esprit du monarque déchu allait croissant. Ceux qui n'avaient pas vu Moctezuma dans tout l'éclat de sa puissance auraient eu peine à reconnaître en lui un malheureux prisonnier. Cortès laissait le pauvre prince visiter ses temples, ses maisons de campagne, ses beaux jardins de Chapultepec. Il trouvait bon qu'il allât à la chasse, à la pêche dans son canot royal sur le lac. Mais dans toutes ses sorties Moctezuma était accompagné par des soldats et des officiers espagnols qui ne le perdaient pas de vue un seul instant. Toutefois, cet état de choses, qui ressemblait à de la résignation d'un côté, et de l'autre à de la pitié respectueuse et intéressée, fut troublé par un événement qui rendit la destinée de Moctezuma plus amère, et étendit pour lui le cercle des humiliations. Quinze jours s'étaient écoulés depuis son emprisonnement lorsqu'on annonça l'arrivée du général mexicain qui avait combattu les Espagnols de la Vera-Cruz. A la réception de l'ordre de son

maître, il s'était mis à la disposition des envoyés de Moctezuma, et ceux-ci l'amenaient avec son fils et plusieurs autres seigneurs du pays impliqués dans la même affaire.

Quauhpopoca, porté dans une magnifique litière, se présenta devant le roi avec toute la confiance d'un serviteur fidèle et zélé, qui, ayant bien fait son devoir, n'attend que des éloges. Mais, à son grand étonnement, Moctezuma l'accueillit avec tous les témoignages de la plus vive indignation, et, sans daigner l'entendre, il le livra à Cortès pour être jugé et condamné comme un traître. Quauhpopoca, d'abord interrogé, puis menacé de la question, déclara qu'il n'avait agi que par les ordres du roi. Cet aveu ne sauva pas la vie au malheureux général; il fut condamné à être brûlé vif ainsi que trois de ses officiers. Cortès annonça lui-même cette inique sentence à Moctezuma, ajoutant: « Vous mériteriez d'être puni comme l'auteur du crime, mais votre conduite envers moi, dans ces derniers temps, me porte à l'indulgence; toutefois votre complicité ne peut rester impunie. » A ces mots, un soldat espagnol, tenant des fers à la main, se présente, et Cortès lui ordonne de les attacher sur-le-champ aux pieds du monarque. Lui, nourri dans l'idée que sa personne était inviolable et sacrée, demeura muet d'horreur devant un tel outrage, qu'il regardait comme le prélude de sa mort prochaine. Sa douleur finit par éclater en plaintes, en sanglots. Les larmes et les gémissements des seigneurs et des gens de sa cour accompagnaient les siens. Quelques-uns de ses courtisans le consolèrent, à genoux, comme une divinité outragée; d'autres soulevaient ses fers pour lui en alléger le poids. Pendant que ces choses se passaient, un autre acte plus barbare encore avait lieu devant le palais royal: là furent amenés les trois autres condamnés. Un immense bûcher, dressé pour leur supplice, s'élevait au milieu de la place, remplie de plusieurs milliers d'Indiens, spectateurs immobiles et stupides de l'atroce

vengeance des Espagnols. Ce bûcher, sur lequel on fit monter le général et ses officiers, était formé de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique; en un clin d'œil ces malheureux furent consumés, et pas une voix n'osa s'élever contre leurs bourreaux.

Cette horrible exécution terminée, Cortès, suivi d'Alvarado et d'autres officiers, se rendit auprès de Moctezuma, et, l'abordant d'un air de bonté et de bienveillance, s'empressa de détacher de ses propres mains les fers dont il l'avait fait charger, en l'assurant que tout était oublié, et que son respect et son attachement pour lui étaient sans bornes. Moctezuma, qui avait montré d'abord une faiblesse indigne d'un homme, parut moins homme encore en ce moment; de l'excès du désespoir il passa dans de lâches transports de reconnaissance, se confondit en remerciements, et ne rougit pas de prodiguer ses tendresses à celui qui venait de lui faire subir une si grande humiliation, et d'outrager tout un grand peuple en sa personne. Les choses reprurent bientôt leur cours accoutumés; Moctezuma ne fut plus qu'un mannequin aux mains des Espagnols; ils tenaient par lui plusieurs millions d'hommes dans l'inaction, et, s'ils avaient eu autant de prudence que de bonheur, le Mexique, sans coup férir, leur appartenait; mais à ce drame un autre dénouement était réservé; les acteurs devaient rester dans leur caractère jusqu'à la fin; chacun d'eux devait accomplir le rôle que la Providence lui avait assigné, et donner au monde un grand et tragique spectacle.

L'insolent orgueil des Espagnols et les lâches condescendances de Moctezuma ne devaient pas s'arrêter. Cortès voulant prendre la mesure de l'ascendant qu'il exerçait sur le roi indien, lui proposa de retourner à son palais, sans gardes, en toute liberté. Cette offre, que l'adroit politique faisait avec la presque certitude d'un refus, ne fut point acceptée par Moctezuma. Ce prince voulut s'en faire honneur aux yeux des Espagnols, prétendant



qu'il les exposerait par sa retraite aux mauvais traitements du peuple, à la haine des prêtres et à la vengeance des nobles. Ces derniers, à la vérité, meilleurs citoyens que leur monarque, voyaient avec indignation l'avisement dans lequel il était tombé et brûlaient de secouer le joug des étrangers. Entre les grands de l'empire, le roi de Texcuco, neveu de Moctezuma, se montrait le plus hostile aux Espagnols. Il proposa à ses vassaux de leur déclarer la guerre, et ceux-ci applaudirent à cet acte de patriotisme. Ce réveil du courage national inquiétait vivement Cortès; il craignait que le mouvement de Texcuco ne s'étendît sur les provinces voisines de la capitale; il savait que, chez les hommes timides et opprimés, les réactions sont toujours en proportion de l'ancienne apathie, et que la violence de la haine est généralement en rapport avec l'étendue des offenses souffertes. Le jeune prince, loin de suivre l'exemple et les conseils de son oncle, traitait les Espagnols d'ennemis du pays, dont il ne voulait pas être plus longtemps la dupe, et qui ne l'intimidaient pas; il les sommait de reprendre sur-le-champ le chemin de leur pays, à moins qu'ils ne préférassent fondre sur eux. A ce langage d'un homme de cœur, l'orgueil espagnol ne demeura pas en reste, et Cortès se préparait à marcher contre l'ennemi lorsqu'il en fut détourné par les avis de Moctezuma, qui, plus prudent que son géolier, l'avertit de tous les périls qui l'attendaient en attaquant une place aussi forte et aussi bien défendue que Texcuco, la seconde ville de tout l'Anahuac. Le monarque invita son neveu à se rendre près de lui, sous prétexte de le réconcilier avec les Espagnols; piège trop grossier pour que le prince s'y laissât prendre et dont il se moqua, reprochant à son oncle l'intérêt qu'il portait aux étrangers et lui déclarant qu'il ne voulait rentrer à Mexico que pour les anéantir. Moctezuma, qui n'avait d'énergie que contre ceux qui défendaient ses droits et l'indépendance du pays, s'empressa d'em-

ployer ce qui lui restait d'autorité pour punir le jeune seigneur de Texcuco; il dépêcha secrètement dans cette ville quelques émissaires dévoués qui avaient l'ordre de s'emparer de lui par tous les moyens possibles. Il fut saisi traîtreusement, envoyé à Mexico et mis à la disposition de Cortès, qui le fit jeter en prison et remplacer dans son gouvernement par ce même Cuitcuitcatzin que nous avons vu venir au-devant de lui et réclamer sa protection lors de son entrée à Texcuco. Cette affaire, dont l'issue pouvait amener la ruine des Espagnols, ne servit qu'à consolider leur domination en leur donnant pour allié le plus puissant feudataire du royaume. Cortès s'empara successivement de quelques autres chefs des districts rapprochés de la capitale, notamment des deux frères de Moctezuma, du seigneur de Tlatelolco, grand prêtre de Mexico, et de plusieurs personnages éminents, possesseurs de fiefs. Il les fit arrêter l'un après l'autre à mesure qu'ils venaient à la cour rendre visite au roi prisonnier. Il suivit le même système à l'égard des principaux officiers de l'empire, des employés civils et militaires. Il provoqua le renvoi de ceux qui conservaient quelque sentiment d'indépendance, et les fit remplacer par des gens avides et sans patriotisme, sur le dévouement desquels il pouvait compter. Libre d'inquiétudes, régnant sous le nom de Moctezuma, Cortès mit à profit les avantages de cette position pour explorer le pays; il fit reconnaître les différentes parties de l'empire par quelques Espagnols, accompagnés de Mexicains chargés de leur servir de guides et de défenseurs. Ils parcoururent une partie des provinces jusqu'à plus de quatre-vingts lieues de la capitale, observant le sol et ses produits, prenant des renseignements sur tous les lieux que l'on pouvait coloniser et fortifier, mais allant surtout à la recherche des mines d'or et d'argent, et notant fort exactement toutes les localités où l'on recueillait de l'or par le lavage du sable des rivières. Il est fort difficile de prendre dans les lettres de Cortès une

idée exacte des points visités par les envoyés espagnols. Les noms de lieux y sont tellement défigurés, qu'il est assez souvent impossible de les identifier. Nous trouvons toutefois dans cette partie de la correspondance du général un fait fort curieux, qui prouve que les Mexicains ou Aztèques n'étaient point étrangers, comme nous l'avons déjà dit, aux procédés de la cartographie. Cortès, très-empressé de savoir s'il existait sur la côte qui borde le golfe du Mexique quelques rades, anses, baies et larges embouchures de rivières où les bâtiments, venant des îles ou d'Europe, pussent mouiller en sûreté, s'adressa à Moctezuma, qui lui promit de faire dessiner toute la côte et de fournir des guides pour accompagner les Espagnols qu'il chargerait de l'examiner. Cette promesse fut promptement remplie: une carte, tracée sur une espèce d'étoffe de coton, fut remise à Cortès, et le récit de ses gens confirma sur la plupart des points les indications des dessinateurs. Les Espagnols suivirent le rivage maritime, à partir du port de Saint-Jean où le général avait débarqué, jusqu'à soixante et quelques lieues de là. Ils trouvèrent enfin, conformément au tracé de la carte, une rivière beaucoup plus large que les autres, qui se rendait à la mer; elle conservait deux brasses et demie de profondeur à son embouchure. Ils la remontèrent pendant douze lieues dans des canots que leur fournit le gouverneur de la province. Ils obtinrent des renseignements sur son cours supérieur et sur le pays qu'elle traversait, pays plat, bien peuplé, très-fertile, et produisant toutes les choses nécessaires à la vie. Les habitants de cette province n'étaient pas sujets de Moctezuma, mais ses ennemis. Le chef en permit l'entrée aux Espagnols et la défendit à l'escorte mexicaine. Il avait déjà entendu parler de Cortès par les habitants de Pontonchan, ses amis, et il lui envoya une ambassade pour réclamer son alliance et se reconnaître tributaire.

Cette disposition des esprits chez les peuples voisins, gage de sécurité

pour Cortès, ne l'empêcha cependant pas de songer aux jours du danger; il voulut rester maître du lac pour assurer sa retraite dans le cas où les Mexicains, par impatience du joug, prendraient les armes contre lui et rompraient les ponts ou les chaussées. Moctezuma vint encore à son aide; Cortès, en l'entretenant de la marine européenne et de l'art merveilleux de la navigation, lui fit désirer de voir ces palais mouvants qui, sans le secours des rames, marchent et se dirigent sur les eaux. Cortès promit de lui procurer un tel spectacle s'il voulait faire transporter à Mexico une partie des agrès de la flotte déposés à la Vera-Cruz, et employer quelques-uns de ses gens à couper et à préparer les bois nécessaires. Le roi s'empressa de donner les ordres demandés. Les matériaux furent apportés avec une inconcevable célérité, et les charpentiers espagnols eurent bientôt construits deux brigantins qui furent pour le monarque prisonnier un frivole amusement, et pour Cortès une ressource assurée dans la mauvaise fortune. Enhardi par tant de preuves de la soumission servile de Moctezuma à toutes ses volontés, Cortès osa le mettre à une épreuve encore plus forte; il le pressa de se reconnaître vassal du roi de Castille et de lui payer tribut comme au descendant direct de Quetzalcoatl, ce roi mystérieux de l'ancien Anahuac. Moctezuma se soumit encore à cet humiliant sacrifice. Il réunit sa noblesse et parut devant elle assis sur son trône, dans le morne abattement d'un roi qui joue le dernier rôle d'une abdication forcée; il l'entretint des vieilles traditions, il reconnut les Espagnols pour le peuple qu'elles désignaient et le roi d'Espagne pour le représentant légitime de ce monarque législateur du vieux Mexique. Puis il raconta les phénomènes observés dans le ciel, et les interprétations des prêtres qui s'accordaient à reconnaître que les temps marqués pour l'accomplissement de ce grand événement étaient arrivés; puis il finit par déclarer qu'il mettait sa couronne aux



pieds du roi des Espagnols et se reconnaissait son tributaire. En prononçant ces derniers mots, son cœur se brisa, et sa voix affaiblie expira dans des sanglots étouffés. La douleur de son noble auditoire ne fut pas moins vive; morne, silencieux, indigné, il n'était contenu que par son respect pour la majesté royale. Enfin, le plus ancien des chefs prenant la parole : « Prince, dit-il, vous nous annoncez que les dieux vous ordonnent d'abdiquer, et nous font sujets d'un nouveau seigneur. Comme une dernière preuve d'obéissance, nous nous soumettons à l'arrêt que les dieux nous font entendre par votre bouche. »

A la suite de cet acte de vasselage, Cortès réclama de Moctezuma, comme conséquence de sa nouvelle position, un certain tribut en or et en argent. Moctezuma, avec une munificence toute royale, lui abandonna le trésor du roi son père que l'on conservait dans le palais même où logeait Cortès, et auquel ce dernier n'avait point touché. On fit d'abord la part du roi d'Espagne, et le reste fut proportionnellement partagé entre le général en chef, ses officiers et ses soldats. Cortès eut pour sa part plus de cent mille ducats.

Jusqu'alors rien n'avait troublé l'étonnante prospérité des Espagnols; tout le Mexique leur semblait paisible; mais les jours d'adversité n'étaient pas loin, la Providence allait enfin leur faire acheter par une lutte acharnée et sanglante la possession de cette grande contrée. Moctezuma, qui s'était prêté si facilement à toutes les exigences de Cortès, ne montrait de fermeté que sur ce qui touchait sa religion. Sans égard aux prières, sans crainte des menaces, il rejetait toute proposition de changer de culte avec l'inflexibilité d'un homme profondément convaincu. La superstition était gravée fort avant dans le cœur des Mexicains; leur religion, établie sur un système complet et régulier, ne ressemblait en rien à celles des peuples grossiers des autres parties de l'Amérique du Nord, ou des différentes îles de l'archipel des An-

tilles. Ces derniers abandonnaient aisément un petit nombre de notions et de cérémonies religieuses trop peu fixes et trop arbitraires pour mériter le nom de religion nationale. Les Mexicains au contraire restaient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il était accompagné d'une solennité et pratiqué avec une régularité qui le rendaient respectable à leurs yeux.

Ce fut vers le cinquième ou sixième mois de l'occupation, que Cortès, dans un de ces accès de zèle religieux dont nous lui avons vu tant de fois donner le triste spectacle, se porta de sa personne dans le sanctuaire du grand temple, et faisant briser les idoles des dieux mexicains les remplaça par un crucifix et les images de la Vierge et des saints. Depuis longtemps il avait fait construire une chapelle dans l'intérieur de son quartier, où l'on disait la messe tous les matins. Dans sa cour et en vue de tout le monde, il avait fait élever une grande croix comme celle de nos missions. Il saisissait toutes les occasions d'insulter aux symboles révévés du culte mexicain. Ces actes divers d'un fanatisme fort impolitique et les avanies qu'avaient à supporter les principaux habitants eurent pour résultat de réunir en un seul faisceau la haine et l'opposition des prêtres et de la noblesse, ces véritables patriotes du Mexique. La mesure était comblée; tout le monde à Mexico semblait se réveiller d'une longue léthargie. Les mécontents se groupaient autour des grands du royaume dépossédés de leurs emplois, et de tous les chefs militaires de quelque valeur, honteux de l'avilissement de leur patrie et de leur souverain. Dans de secrets conciliabules s'agitaient les moyens de résistance. Une vaste conspiration s'organisait contre la tyrannie de l'étranger non-seulement dans la capitale, mais dans la plupart des villes importantes voisines; différentes entrevues adroitement ménagées avaient lieu entre Moctezuma et les personnages les plus marquants. Ceux-ci n'oubliaient rien pour lui rendre quelque énergie.

Ils lui rappelaient sans cesse et sa grandeur passée et son abaissement actuel; ils ne lui cachaient pas leurs projets hostiles et leurs moyens d'action. Les prêtres à leur tour venaient lui rendre visite comme à un prisonnier dans les fers, ils mettaient à profit ses terreurs religieuses, et, dans l'intérêt de l'indépendance du pays, ils lui répétaient sans cesse que les dieux demandaient le sang des Espagnols. Toutefois ces hommes prudents et politiques empêchaient d'hostiles démonstrations qui, dans l'état des choses, eussent inévitablement entraîné la mort de Moctezuma. Par cette considération, on se résolut à tenter avant tout la voie des négociations; on se donnait ainsi le temps d'organiser la résistance et d'agir avec ensemble.

Moctezuma fit inviter Cortès à un entretien particulier. Cortès n'en ignorait pas le motif. Sa police était bien faite; Donna Marina la dirigeait habilement; elle savait tout au moyen des intelligences qu'elle avait su se créer, et par elle Cortès était instruit chaque jour de tous les projets enfantés. Moctezuma le reçut avec un visage sévère et un ton de dignité qui ne lui étaient pas ordinaires : « Vous êtes depuis six mois dans ma capitale, lui dit-il, vous n'avez plus aucun motif pour y demeurer plus longtemps. Votre mission est remplie; il vous faut maintenant songer au départ. Qu'il ne se fasse pas attendre, car votre sûreté l'exige; tous mes sujets l'attendent avec impatience. Prêtres, nobles et vassaux ont déclaré qu'ils ne vous souffriraient pas plus longtemps au milieu d'eux. Les divinités que nous adorons ont aussi parlé; elles veulent que ceux qui les ont si longtemps outragées soient expulsés ou sacrifiés. »

Un tel langage dans la bouche d'un homme aussi faible que Moctezuma devenait pour Cortès la preuve complète de la force des conspirateurs; et quoique préparé à cette entrevue, la demande était si pressante et le ton si hautain, qu'il eut besoin de toute sa présence d'esprit pour comprimer

son orgueil blessé; il répondit au roi qu'il était prêt à lui obéir, mais que, manquant de vaisseaux pour retourner dans sa patrie, il avait besoin de matériaux et d'hommes pour en construire de nouveaux. Moctezuma, ravi d'une obéissance à laquelle il n'était pas accoutumé, embrassa Cortès, et, s'empresant de consentir à sa demande, il mit sur-le-champ à sa disposition les grands pins d'une forêt royale voisine de la Vera-Cruz, et lui permit de disposer de tous les hommes dont il aurait besoin. Gagner du temps était le seul but de Cortès; mais les Mexicains n'admettaient plus ni lenteurs ni temporisations, l'impatience chez eux croissait avec la conscience de la force. Huit jours s'étaient à peine écoulés que Cortès, appelé de nouveau devant Moctezuma, reçut l'ordre de se préparer au départ. « Vous n'avez plus besoin de faire construire des vaisseaux, lui dit le monarque; dix-huit bâtiments semblables à ceux qui vous ont apporté viennent d'arriver sur la côte; profitez-en pour retourner dans votre patrie, vous et vos soldats. » La joie de Cortès fut vive à l'annonce d'une telle nouvelle, il remercia Dieu de l'arrivée d'un tel secours. Il se hâta d'examiner les peintures que les gens de Moctezuma lui avaient envoyées, et il reconnut facilement les vaisseaux pour espagnols; il crut qu'ils lui amenaient des hommes et des munitions, avec sa nomination de vice-roi ou de capitaine général. Cet espoir ne fut pas de longue durée; une dépêche de Sandoval, le gouverneur de la Vera-Cruz, lui apprit que cette flotte de onze vaisseaux, sept brigantins, portant quatre-vingt-cinq cavaliers, huit cents fantassins et plus de cinq cents matelots, avec douze pièces d'artillerie et une immense quantité de munitions, sous le commandement de Pamphilo Narvaez, venait en ennemie pour le combattre comme vassal rebelle et traître à son roi; elle était envoyée par Diego Velasquez, gouverneur de Cuba. Cortès était chez Moctezuma quand il reçut ces dépêches; mais toujours maître de lui, rien ne vint trahir son émo-



tion; il dissimula si bien, même avec ses propres officiers, que tout le monde demeura convaincu que c'étaient de nouvelles troupes que la cour d'Espagne mettait sous ses ordres.

Il faut maintenant nous occuper de cette expédition de Narvaez si importante dans l'histoire de la conquête du Mexique, et qui, destinée à écraser Cortès au milieu de ses triomphes, n'eut d'autre résultat que de lui donner les moyens de poursuivre la guerre avec de plus grandes chances de succès. On se rappelle qu'avant de quitter la Vera-Cruz Cortès fit partir deux de ses capitaines pour l'Espagne, chargés de ses dépêches et de ses présents. Depuis neuf mois il attendait impatiemment leur retour, et avec eux la confirmation royale de son autorité. Sans un tel pouvoir, son état restait incertain et précaire, le général d'armée n'étant qu'un aventurier, et l'aventurier qu'un rebelle en cas de mauvaise fortune. Cortès sollicitait aussi l'envoi de nouvelles troupes; il avait expressément prescrit à ses envoyés de se rendre directement en Espagne; toute relâche à Cuba était défendue. En abordant dans cette île malgré les ordres de leur général, on peut supposer qu'ils lui étaient moins dévoués qu'à Velasquez qu'ils instruisirent de tous les détails de la campagne, de toute la richesse du pays, et du motif de leur voyage à Madrid. Velasquez, honteux de son rôle de dupe et péniblement affecté d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement de son ennemi, résolut de reprendre par la force ce qu'il regardait comme un vol fait à son autorité. Tel fut le motif de l'armement formidable confié au dévouement de Narvaez, qui avait ordre de se saisir de Cortès et de ses principaux officiers, de les envoyer prisonniers à Cuba, et d'achever ensuite, au nom de Velasquez, la découverte et la conquête du Mexique.

Narvaez, après une heureuse traversée, débarqua, au mois d'avril, à Chempoalla. Là, trois déserteurs, envoyés à la recherche des mines de ce district, vinrent le joindre; il fut ins-

truit par eux de la position de Cortès et de ses embarras; ils le flattèrent de l'espoir d'une victoire facile, et lui servirent d'interprètes dans ses relations avec les naturels. Il ne perdit pas un moment pour s'assurer une position fortifiée; il fit sommer le gouverneur de la Vera-Cruz de lui remettre cette place. Le prêtre Guevara, chargé de cette mission, se présenta devant Sandoval avec toute l'insolence d'un envoyé qui croit parler à un rebelle sans moyens de résistance au nom du souverain légitime. L'attitude du lieutenant de Cortès fut celle d'un homme de cœur; pour toute réponse il fit arrêter Guevara et les gens de sa suite, et les envoya chargés de chaînes à Mexico.

L'adroit Cortès les reçut non comme d'arrogants ennemis qu'il faut punir pour l'exemple, mais comme des compatriotes malheureux à la guerre et qui ont droit à des égards; il les délivra de leurs chaînes, il blâma Sandoval tout en justifiant ses intentions, et sut si bien gagner les gens de Narvaez par ses manières et par ses présents, qu'il finit par les attacher à sa fortune et apprendre d'eux tout ce qu'il lui importait de savoir sur les forces et le plan de campagne de son rival. Ce n'étaient plus des Indiens demi-nus que Cortès avait à combattre, mais une armée qui ne le cédait à la sienne ni en courage ni en discipline, et qui l'emportait de beaucoup par le nombre, agissant au nom et par l'autorité du monarque, et commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Cortès avait appris que Narvaez, plus occupé de seconder le ressentiment de Velasquez que jaloux de maintenir la gloire du nom espagnol et l'intérêt même de sa patrie, l'avait représenté lui et ses compagnons comme des proscrits coupables de révolte envers leur propre souverain, et d'injustice envers les Mexicains en envahissant leur pays. Narvaez s'annonçait comme leur libérateur. Il était parvenu à faire savoir à Moctezuma qu'il venait, par ordre du roi d'Espagne, lui rendre la liberté et le

rétablir sur son trône, dans toute son indépendance. Cette déclaration dut rendre l'aristocratie plus confiante dans ses projets hostiles; les mécontents des provinces durent se tenir prêts à agir, l'espoir dut entrer un moment dans l'âme du roi captif. Mais rien ne prouve qu'il ait secondé le mouvement de sa délivrance; et cependant l'occasion était belle pour lui: un mot de sa bouche soulevait toute la population, chassait les Espagnols, brisait le joug qui pesait sur sa patrie et lui rendait le trône. Ce mot ne fut pas prononcé, mais Cortès devait le craindre.

Il ne faut que jeter un coup d'œil sur la position du général pour reconnaître tout ce qu'elle avait d'embarrassant et de dangereux; jamais le génie de cet homme extraordinaire ne fut mis à plus rude épreuve. S'il attend l'arrivée de Narvaez à Mexico, sa perte est inévitable; il sera pressé, d'un côté, par une troupe double de la sienne, et il aura sur ses derrières toute la population de Mexico; s'il rend la liberté au monarque captif pour aller au-devant de l'ennemi avec toutes ses forces, il perd en un jour le fruit de sa longue campagne; s'il négocie avec Narvaez, il découvre sa faiblesse et doit s'attendre à subir les conditions qu'on voudra lui imposer: il n'est pour lui qu'un parti à prendre, c'est le plus hasardeux de tous, mais le plus honorable, le parti de conserver sa conquête et son prisonnier, de laisser une garnison à Mexico, et d'aller à marches forcées avec le reste de son monde chercher et combattre Narvaez, alors quatre fois plus fort que lui; c'est à ce parti qu'il se détermine.

Jamais le génie et le courage n'avaient joué au jeu de la guerre à chances plus défavorables; mais avant de vider sa querelle les armes à la main, Cortès veut essayer sur Narvaez ces moyens de persuasion qui lui ont si souvent réussi: il met le père Olmedo, son aumônier, dans la confiance de ses secrètes pensées; il le fait accompagner de quel-

ques hommes pleins d'adresse, et, convaincu que l'or est le meilleur auxiliaire des négociations, il le charge de riches présents. Toutes propositions d'arrangement furent dédaigneusement rejetées par Narvaez. Olmedo s'y attendait, mais il avait aussi mission d'agir sur les officiers de son rival. Cortès connaissait la plupart d'entre eux; il leur avait écrit, et les chaînes d'or et les bijoux précieux dont il accompagnait ses lettres donnaient une haute idée de sa libéralité, de la richesse du pays et du bonheur de ceux qui s'y trouvaient établis. Ces adroites menées lui créaient des partisans, la générosité dont il avait usé envers Guevara lui en faisait encore. Il avait semé la désunion dans l'armée de Narvaez avant de la combattre.

Le plan qu'il adoptait l'obligeait, avant tout, à s'occuper de la conservation de Mexico. Ce fut à une faible garnison de cent quarante hommes, sous le commandement de Pedro de Alvarado, qu'il confia la garde de cette grande ville et celle du monarque prisonnier.

Cortès quitta Mexico au commencement du mois de mai de l'année 1520, six mois après son arrivée dans cette capitale. Sa marche fut rapide; elle ne fut embarrassée ni par les bagages ni par l'artillerie qu'il laissait derrière lui; il plaçait tout son espoir dans la promptitude de ses mouvements. Il se fit fournir, par le chef de Chinantla, trois cents longues lances dont les Indiens se servaient si bien contre les chevaux des Espagnols; se proposant d'en tirer le même parti contre la cavalerie de son rival. Puis il s'avance en toute diligence vers Chempoalla dont Narvaez s'était emparé; il fut rejoint devant cette place par Sandoval et la garnison de la Vera-Cruz. Toutes ses forces réunies ne dépassaient pas deux cent cinquante hommes; mais cette petite troupe, endurcie aux fatigues, aux privations de tous genres, et bien acclimatée, ne comptait pas un lâche, pas un homme qui ne préférât la mort à la honte de se rendre, pas un homme



qui ne fût entièrement dévoué à la fortune de son chef. Narvaez, après avoir vainement essayé sur de tels soldats des moyens de séduction, crut qu'il les intimiderait par la terreur; il mit à prix la tête de Cortès et celles de ses principaux officiers. Ses offres et ses menaces furent également méprisées.

Narvaez, voyant Cortès à une lieue de la ville, sortit pour le combattre. La rivière les séparait; chacun d'eux faisait ses dispositions pour en venir aux mains, lorsqu'une de ces pluies violentes particulières aux tropiques vint à tomber. Les soldats de Narvaez se prirent à murmurer de ce qu'on les exposait sans nécessité à de telles averses, et rentrèrent dans Chempoalla. Cortès vit dès ce moment à quels hommes il avait affaire; il demeura convaincu que l'audace seule pouvait le servir, qu'un coup de main terminerait la lutte. Ce genre de guerre convenait mieux à son infériorité relative et à l'humeur entreprenante de ses soldats: il l'adopta sans hésiter. Il entre à minuit dans Chempoalla, ville ouverte et fort mal gardée, avec ses deux cent cinquante hommes armés d'épées, de poignards, de lances, de boucliers; il marche, dans le plus profond silence, droit au grand temple où Narvaez avait son quartier; Sandoval, le brave des braves, avec quatre-vingts soldats d'élite en escalade les murailles sous une grêle de balles et de flèches; il renverse ce qui tente de résister, il pénètre dans la partie de l'édifice où Narvaez s'était retranché, il s'empare de sa personne, il se saisit de ceux de ses officiers qui l'entourent et qui l'avaient vaillamment défendu, et avant le point du jour Cortès est maître de l'artillerie, des armes, des munitions de guerre, des chevaux et de tous les soldats de son ennemi. Narvaez, blessé, après avoir combattu avec courage, est mis aux fers et envoyé au fort de la Vera-Cruz. Puis Cortès félicite tous ses gens, et Sandoval surtout, d'un succès qu'il n'attribue qu'à leur valeur. Il se fait, sur-le-champ,

reconnaître comme capitaine général et magistrat suprême par l'armée qui était venue pour le traiter en rebelle. Presque tous les vaincus, séduits par ses promesses, par ses présents, par ses manières engageantes, par le bonheur de sa fortune, consentirent à le suivre aux mêmes conditions que ses anciens soldats.

Le succès de cette attaque, qui n'avait coûté que quatre hommes au vainqueur et dix-sept au vaincu, fut si prompt, que deux mille Indiens de Chinantla, arrivés au point du jour pour se réunir à Cortès, le trouvèrent sans ennemis, au milieu de son triomphe, et plus puissant que jamais. Il se voyait alors maître de dix-huit vaisseaux, bien pourvu de munitions, et à la tête de quinze ou seize cents soldats espagnols, et de cent chevaux. Il pensait à faire quelques expéditions sur les côtes du golfe; tous ses préparatifs étaient terminés, ses différents corps d'opération organisés, lorsque de fâcheuses nouvelles, apportées en toute hâte de Mexico, l'obligèrent à se diriger sur la capitale à marches forcées.

De grands événements s'étaient passés dans la capitale de l'Anahuac pendant l'absence de Cortès; une cause fort simple en apparence les avait produits. La fête du dieu de la guerre, du grand dieu de Mexico, amenait chaque année, dans le mois de mai, de publiques réjouissances auxquelles prenaient part tous les ordres de l'État, roi, nobles, prêtres et peuple. Alvarado fut prié de permettre que Moctezuma se rendît au temple pour célébrer la fête. Alvarado ne vit dans cette demande qu'un prétexte pour faire sortir le roi de la forteresse, le placer au milieu de ses sujets, et tenter ensuite un soulèvement général contre les Espagnols; il refusa. Mais la noblesse, ne voulant point que le monarque fût privé d'un des beaux spectacles de la journée, de la grande danse religieuse, résolut de l'exécuter dans la cour même du palais. L'assemblée était nombreuse et parée; les plumes les plus rares, les bijoux les plus précieux, l'or et les pierreries

brillaient sur les têtes et sur les manteaux. La danse commença; elle était vive et animée, lorsqu'à un signal donné, les soldats d'Alvarado, armés jusqu'aux dents, tombent de tous côtés sur les Mexicains incapables d'opposer à leurs assassins la plus légère résistance. La fuite même leur était interdite, les portes étaient gardées avec soin; il leur fallut mourir, et mourir sans combattre. Ce fut une horrible boucherie; des flots de sang coulèrent. La fleur de la noblesse perdit la vie dans cette épouvantable catastrophe. La nouvelle s'en répandit sur-le-champ non-seulement dans Mexico, mais dans les districts voisins. L'indignation du peuple fut générale, la vengeance devint un besoin pour lui. La vue des Espagnols lui fut odieuse, il les poursuivit dans les rues, il brûla les brigantins que Cortès avait fait construire sur le lac, il empêcha l'arrivée des provisions au quartier d'Alvarado, et il attaqua cette retraite fortifiée à plusieurs reprises et avec une telle furie, que, sans l'intervention de Moctezuma que nous trouvons toujours entre son peuple et ses tyrans, la garnison espagnole allait succomber. C'est avec la certitude du sort funeste qui l'attendait qu'Alvarado écrivit à Cortès et fit porter sa dépêche par des Tlascalans dévoués. Remarquons ici comme tout s'enchaîne dans ce grand drame de la conquête du Mexique. Si Cortès n'en eût pas fini aussi promptement avec Narvaez, s'il eût été retenu dans cette lutte quinze jours seulement, si quelque obstacle l'eût arrêté dans sa route de retour, c'en était fait de sa conquête. Alvarado et les siens ou seraient morts les armes à la main, ou sous le couteau du grand sacrificeur; Moctezuma ressaisissait sa couronne, Mexico recouvrait son indépendance, et toute tentative ultérieure exigeant alors des forces beaucoup plus considérables, l'honneur d'achever une telle entreprise eût probablement appartenu à tout autre qu'à Cortès.

Sa marche sur Mexico fut rapide; aucun parti d'Indiens ne vint l'arrêter, mais aucune députation des villes ne

se présenta, comme la première fois, pour le complimenter. Un grand changement s'était opéré dans l'opinion des peuples; les haines de la capitale étaient partagées par les provinces; elles avaient salué le général à son arrivée comme le libérateur du pays, elles avaient demandé à sa main puissante de renverser le despotisme de Moctezuma et de les rendre à l'indépendance, et elles se voyaient aujourd'hui sous un autre joug, celui de l'étranger, le plus lourd de tous. L'étranger les traitait comme sa conquête. Il renversait les autels des dieux; le culte national était l'objet de son mépris, et cependant telles étaient l'apathie et la timidité de ces peuples, si profondément blessés dans leurs affections les plus chères, que chez eux les sentiments hostiles ne se montraient que dans une résistance négative. Ils détestaient les Espagnols et les laissaient cependant retourner paisiblement à Mexico, lorsqu'il leur était si facile, en rompant les ponts et les chaussées, de les séparer pour toujours de leurs compatriotes. Cette faute était plus impardonnable encore aux habitants de la capitale. Eux aussi demeurèrent immobiles spectateurs de la rentrée de Cortès, qui eut lieu le 24 juin 1520, aux acclamations des soldats d'Alvarado réduits à la dernière extrémité.

Moctezuma vint au-devant de lui dans la cour du palais; il se montra tel qu'il avait toujours été, empressé, bienveillant, et prodigue de témoignages d'amitié. Cortès les reçut en soldat enivré de sa fortune, qui se croit maître de l'avenir et n'a plus rien à ménager. Il ne voulut ni le voir ni recevoir les gens de sa maison. Olid, Velasquez de Léon et Lugo le blâmant de cet acte au moins impolitique, Cortès leur répliqua vivement: «Quels compliments voulez-vous que je fasse à un chien qui a traité secrètement avec Narvaez et qui nous laisse sans provisions?» Il est vrai que les Espagnols manquaient de vivres; mais à qui la faute? était-ce à un malheureux captif sans autorité qu'il fallait s'en prendre. Que pouvait-il sur un peuple qui, convaincu que



sa volonté ne lui appartenait plus, ne trouvait rien de mieux à faire que d'affamer ses oppresseurs ? Alvarado fut réprimandé ; il soutint que les nobles et les prêtres conspiraient contre lui, qu'ils se proposaient d'enlever Moctezuma pour le mettre à la tête du mouvement, et qu'en les frappant en masse il n'avait fait que les prévenir. Cortès, dont nous connaissons le coup d'œil juste et prompt, dut être d'autant plus irrité d'une telle conduite, qu'il vit dès le premier jour de son arrivée toute la violence de l'orage qu'elle soulevait contre lui, et s'il se contenta de blâmer sans punir, c'est qu'il ne voulut point se faire un ennemi du plus brave de ses officiers, au moment où il allait avoir si grand besoin de ses services dans la lutte qui se préparait. Son armée, en y comprenant les Indiens alliés, se montait à neuf mille hommes ; elle était casernée dans les bâtiments contigus au palais. La faim se faisait sentir à cette multitude. Les marchés restaient déserts ; quelques-uns des principaux personnages du pays, qui avaient quelque influence sur le peuple, étaient en prison. Cortès crut qu'en relâchant le frère du roi il allait se créer un appui auprès des révoltés. Il ne fit que leur donner un général habile, qui contribua puissamment aux mauvais jours des Espagnols. Nous y sommes maintenant arrivés.

Dès le lendemain du retour de Cortès, le mouvement de résistance organisé depuis longtemps prit un caractère général. Il venait d'écrire à la Vera-Cruz pour annoncer son arrivée, lorsqu'un de ses gens le prévint en toute hâte que les Indiens accouraient en armes. On entendit aussitôt leurs cris sauvages et le sifflement des pierres que les frondes faisaient voler de toutes parts. Ordaz, chargé de les repousser, se vit attaqué de front, et sur les flancs, du haut des terrasses. Blessé et forcé de se replier avec une perte de vingt-trois hommes, quelques coups de canon dirigés sur la foule protégèrent sa retraite et le quartier de Cortès qui fut sur le point

d'être pris d'assaut. Le lendemain, même acharnement des deux côtés, même boucherie. L'artillerie fit de larges trouées au milieu des masses entassées dans les rues étroites ; ceux qu'elle n'atteignait pas d'abord se jetaient au-devant de la mitraille, et tombaient à leur tour comme l'herbe sous la faux du moissonneur. Les morts étaient sur-le-champ remplacés par de nouveaux combattants animés du même désespoir. Aussi, dit le vieux Bernal Diaz, eussions-nous été dix mille comme Hector le Troyen ou le preux Roland, nous n'en serions pas venus à bout ; leurs dards, pierres et flèches nous causaient grand dommage ; et les anciens soldats qui avaient été aux guerres d'Italie disaient tout haut que l'artillerie du roi de France n'était pas plus à craindre que la furie de ces Indiens. Elle était chose nouvelle et surprenante pour les Espagnols ; ils croyaient ces peuples éconnés au joug et comme endormis dans l'obéissance passive ; ils ne s'attendaient nullement à leur terrible réveil. Les soldats recrutés parmi ceux de Narvaez, qui s'imaginaient n'aller qu'au pillage du Mexique, n'étaient pas moins trompés dans leurs espérances. Mais ce n'était l'heure de la plainte pour personne, il fallait agir, il fallait sortir de cette grande ville de Mexico, qui paraissait à tous comme une tombe béante qui réclame sa proie.

Dans cette grave circonstance, Cortès se montra le plus brave soldat de l'armée : il commanda de sa personne dans toutes les sorties ; il fut toujours à la tête des siens, là où le danger était le plus grand. Habile dans l'art de la guerre, il n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à la défense et diminuer les chances du danger. Il fit construire quatre machines que les Espagnols appellent *mantas*, espèce de parapets roulants et couverts, à l'aide desquels les travailleurs, armés de barres de fer, s'approchaient des maisons, sans craindre les projectiles lancés du haut des terrasses, et les démolissaient ou y mettaient le feu. Ces petites tours

mobiles renfermaient encore un certain nombre de tirailleurs protégés par un revêtement. Plusieurs quartiers furent brûlés, plusieurs ponts pris et abandonnés ; car, dans cette lutte acharnée, les masses ennemies se renouvelant sans cesse finissaient par refouler les Espagnols dans leur forteresse. Plus d'une fois les Mexicains y mirent le feu, et il fallut d'incroyables efforts et le sacrifice de plusieurs bâtiments pour se rendre maître de l'incendie. On comptait, dès le troisième jour, plus de quatre-vingts Espagnols hors de combat, et quelques centaines d'Indiens alliés tués ou blessés ; du côté des Mexicains, des milliers de morts jonchaient la terre.

Pendant une de ces journées de carnage, Moctezuma, monté sur une des hautes tours du palais et contemplant le vaste champ de bataille, aperçut, au milieu des troupes mexicaines, son frère Cuiclahuatzin revêtu des insignes de commandant en chef. A cette vue, il fut saisi d'une grande tristesse. Sa captivité lui parut plus affreuse et son avenir plus effrayant. Il voyait d'un côté la perte de sa couronne et son frère roi, de l'autre, sa capitale détruite et les étrangers maîtres du pays. Leur prompt départ lui parut le seul moyen de salut. Il se rendit sur-le-champ auprès de Cortès pour le lui proposer ; et celui-ci, quelque regret qu'il éprouvât d'abandonner une contrée qu'il regardait comme sa conquête, vaincu par les circonstances et cédant à l'impérieuse nécessité, promit de quitter la ville aussitôt que les Mexicains auraient mis bas les armes. Cette condition, que le chef d'une poignée de soldats sans vivres, sans munitions, et traqués au milieu d'une cité peuleuse, prétendait imposer à cent mille hommes vainqueurs, équivalait à un refus, et Moctezuma, sans autorité, n'avait certes pas l'espoir de la faire accepter.

La conférence entre les deux chefs se terminait sans résultat, lorsque les sentinelles de Cortès firent entendre le cri d'alarme. Les Mexicains montaient à l'assaut de tous côtés ; déjà les

murailles étaient franchies, malgré le feu vif et soutenu de l'artillerie et de la mousqueterie, et l'on combattait corps à corps dans l'intérieur de la forteresse. Dans ce terrible moment, Moctezuma vit tout le danger de sa position et de celle de Cortès ; il crut que sa présence pourrait arrêter la fureur de ses sujets ; il se revêtit de ses habits royaux, et, accompagné de ses ministres et de deux cents Espagnols, il parut sur la principale terrasse du palais. A la vue de leur roi, les assiégeants s'arrêtèrent soudainement. Quelques-uns d'entre eux se mirent à genoux ; il se fit un grand silence, et alors, d'une voix ferme et haute, le roi s'adressant à la foule : « Mexicains, leur dit-il, si votre zèle pour mon service et le désir de me rendre la liberté vous ont fait prendre les armes contre ces étrangers, je vous remercie de votre fidélité ; mais je vous dois la vérité ; je ne suis point prisonnier, je suis libre d'habiter ce palais de mon père ou de retourner dans le mien. Si vous êtes irrités par la présence de ces hommes, calmez votre colère, leur chef vient de prendre son Dieu à témoin qu'il partirait aussitôt que vous aurez posé les armes. Cessez donc de combattre, ou je croirai que vous obéissez à un autre qu'à moi. Alors tremblez, car les dieux punissent les parjures. »

Le roi cessa de parler, et le silence continua pendant quelques moments : tout à coup une voix partant du milieu de la foule s'écria : « Roi des Aztèques, vous êtes un lâche, un efféminé, vous valez mieux à manier l'aiguille comme les femmes qu'à gouverner une nation de braves. Vous êtes prisonnier de ces étrangers et vous n'osez l'avouer. » En finissant ainsi, l'homme prit son arc et lança une de ses flèches sur le roi ; alors un terrible murmure sortit de ces masses irritées ; tout le peuple répéta les reproches de l'audacieux Mexicain, et des milliers de pierres et de flèches furent en même temps dirigées contre l'infortuné monarque qui, atteint à la tête, au bras et à la jambe, tomba